

" de cette immensité jaillit ta lueur qui traverse l'atmosphère pour atteindre mon cœur,

ton âme m'effleure,

je te sens,

je te vois dans l'obscurité,

jamais tu ne meurs !!! "

Anonyme

Pour une mécanique des fluides

Rougir, jouir

Je ne sais qui de nous satisfait au profit de troubler l'autre
Mais ne vous paraît-il pas qu'à phonétique désarticulée
L'on puisse trouver à se réjouir ?

Jouir, rougir

Où l'on titube de surprise
L'on délace les convenances :
Convenez qu'il reste à faire où l'on mésapprend l'habitude...

Rougir, jouir

En méprises hypothétiques
Si l'on humait le vent des desseins multiples
Réjouiriez-vous le champ des possibles ?

A O.

Anonyme

Les Anges du trottoir

je marche dans la rue au lever de l'aurore
je marche cœur en crue au silence des morts
sur les boulevards éteints des ombres sans regard
je marche le chemin qui me mène à la gare,
devant moi un vieil homme fouille dans les poubelles,
puis me crache un sourire qui a la gueule des merveilles
j'allume une cigarette puis me mets à marcher
un coin de rue plus loin une famille sans clocher

couchée sur le trottoir elle a passé la nuit,
pour emmener je crois un peu plus loin la vie
pour emmener je crois les hurlements des cris
des voyages prisonniers qui vont sans pointillés
les parents crucifiés
à chaque extrémité
dorment à poings fermés
dorment les poings fermés
pour protéger au mieux
ce qu'ils ont de sacré

dessous les froids duvets qui ont la gueule de la dalle
deux petites têtes blondes au regard des étoiles
sont réveillées perdues et regardent la rue
dont bientôt montera oui de l'humain les crues

les petits enfants du monde n'ont pas de toit ce soir
ils sont là, regard feu, gueules d'anges sur les trottoirs
et leurs yeux pleins d'adieux, d'horizons désespoir
ont le regard de ceux qui n'ont que leur mémoire
alors ils jouent les dieux, jouent les anges Gabriel
comme un tableau perdu quand la ville sommeille
ils sont là et moi, non, je n'ose leur parler
puis qu'aurais-je à leur dire que des stupidités
ou juste que j'espère qu'ils seront Kennedy
que j'espère qu'ils prendront leur revanche sur la vie,
que dans l'antre sauvage des forêts sans pays
que l'arbre de leur vie donnera des bons fruits
ils ont les gueules des mines, les gueules de la poussière
les gueules qu'on ne voit plus, les gueules des populaires
pas ceux-là des night-clubs, ni des mondanités,
ceux-là qui n'ont plus rien que la gorge serrée
et le regard des dignes pour vous dire les soleils
des horizons de nuits qui n'ont gardé du ciel
que le noir infini oui de leur triste vie
eux ils rêvent d'amour, les enfants Paradis
ils sont là, me regardent, moi l'ours des campagnes

nous nous faisons sourire bien qu'habillés du pagne
de la pauvreté reine, oui des Christs modernes
des génocides ici moi j'ai le cœur en berne
crucifié sur l'autel du petit confort bourgeois
moi j'ai le cœur des morts, ils ont celui des rois

et comme une espérance à vous faire pauvreté
de tous les banquiers du monde ils vous font sans compter
comme un poing qui se lève, comme un drapeau dressé
ils me font les sourires qui font les yeux perler
d'espoir pour cet humain que j'ai cru mort cent fois
les deux ressuscités descendent de leur croix

je prends cigarette, ils sont là, sac de billes
ils sont d'un autre siècle, ils sont de ces argiles
dont on fait les statues, dont on fait la beauté
ils ont la gueule des fiers, des gitans déportés
ils ont la gueule de ceux qui n'ont que la misère
la gueule de ces adieux que seuls se font les frères
ils ont la gueule velours, les pauvres de la terre
font des enfants d'amour, les enfants des lumières

je leur joue aux enfants du paradis le mime
de celui qui attrape le soleil au lasso
pour en faire un bonbon que je vais leur offrir
et qu'ils prennent gentiment en mâchant les sanglots
de ces yeux qui ne pleurent plus les invincibles
de ces yeux qui je crois savent voir l'invisible
ils me crachent des regards à faire pleurer mon cœur
les anges du trottoir sont là mais n'ont pas peur
de ce monde qui se lève, de Paris puis de moi,
ont le regard des rêves, ceux qui ne rêvent pas

je les vois et je pense qu'il n'est pas de hasard,
si moi le fils des terres pauvretés en partance
le jour où moi j'enterre le général en chef
des combats pour la vie, des combats pour la France
eh bien ce jour, ami, au lever du soleil
je croise sur ma route deux enfants de la mine
qui dorment sur le sol comme des agneaux perdus
qui vous font des sourires à faire pleurer les nues
je fume ma cigarette, ils ne me savent plus
les regarder les anges à la beauté, perdus
ils regardent le monde qui se lève peu à peu
puis qui viendra bientôt oui les montrer du doigt
ou pire encore, oui, qui tournera le regard
la misère des modernes ne se regarde pas
elle s'évite au hasard faut changer de trottoir,
puis faut tourner la tête aux cris des abattoirs
car s'il est sûr ici une modernité

un symbole, comment dire, un signe du progrès
c'est de laisser mourir des gens sur les trottoirs
sans même leur daigner l'élégance du regard

mais les deux gamins fous, sublimes, les deux rois
ont le regard qui va bien plus loin que la foule
ont le regard de ceux, oui, qui savent déjà
que dieu est avec eux, qu'ils sont pas de ceux-là
qui vous vont à la messe, à la mosquée, que sais-je,
qui vous parlent des dieux, de l'humain puis du reste,
puis qui tournent les yeux sur ceux qui ont la peste
toutes les bonnes consciences de toutes les soutanes, des djellabas ou bien des fils des
commandements

je leur pisse à la gueule la misère de ces gens que nul ne vient aider, ni juif ni musulman
ah tant qu'il faut prêcher sa petite paroisse, sa p'tite communauté pour choper ses étrennes
puis les p'tits moutons blancs qui vont voir leur rabbin, leur pape ou leur imam, ou le diable
qu'importe
ces gens-là sont tous seuls et la foule les mange mais ils sont goélands quand nous sommes
cloportes

ces deux-là crucifiés sur l'autel de l'avoir, s'il est des Jésus-Christ ce sont ces gens messieurs
alors ne sert à rien ton signe dans l'église, c'est au bord du trottoir, mon vieux, qu'il faut le
faire
et t'incliner devant, oui, ces nouveaux charniers, ces charniers de bétail qui n'ont pas de
prénoms
ces échoués du ciel, ces enfants de la terre qui n'ont plus de famille je crois que l'horizon
de l'amour qu'ils se portent
ces deux enfants perdus qui vous font des sourires à faire sécher les crues
de mes yeux les voyant qui soudain ne pleurent plus.

je m'en vais pour le train retour vers mon enfance
je les laisse à leur vie, Kennedy en puissance
je les laisse sans l'abri mais le cœur aux merveilles
qu'ils seront de ces rois qui construisent le ciel
je tourne au carrefour, Notre-Dame devant moi

et Paris qui se lève, il est cinq heures je crois

Anonyme